

Le Monde

Au Théâtre 14, une Camille Claudel d'ombre et de papier

Avec « Du rêve que fut ma vie », créé en 2014, la compagnie Les Anges au plafond mêle manipulation, improvisation musicale et matière littéraire à partir des lettres de la sculptrice.

Par [Cristina Marino](#)

Publié 04 juin 2024



Camille Trouvé lors d'une représentation du spectacle des Anges au plafond, « Du rêve que fut ma vie », à Châteauroux, en mars 2014. VINCENT MUTEAU

Le destin tragique de Camille Claudel (1864-1943) a déjà nourri nombre de récits, littéraires (*Une femme, Camille Claudel*, d'Anne Delbée, Presses de la Renaissance, 1982), cinématographiques (*Camille Claudel*, de Bruno Nuytten, 1988, avec Isabelle Adjani) ou théâtraux. L'originalité du spectacle créé en 2014 par Les Anges au plafond tient dans le fait que Camille Trouvé et Brice Berthoud, cofondateurs de cette compagnie, ont choisi de faire entendre les mots de Camille Claudel elle-même en utilisant la correspondance de la sculptrice. En majorité des lettres écrites à sa famille, en particulier son frère Paul ; à son amant, Auguste Rodin (1840-1917) ; à ses amies Florence Jean et Jessie Lipscomb ; à ses relations professionnelles, comme le galeriste Eugène Blot.

Le titre lui-même, *Du rêve que fut ma vie*, est tiré d'une lettre envoyée par Camille Claudel à Eugène Blot, depuis l'asile de Montdevergues, dans le Vaucluse, où elle a été internée en 1915 : « *Tout ce qui m'est arrivé*

est plus qu'un roman c'est une épopée, L'Illiade et l'Odyssée et il faudrait un Homère pour la raconter. Je ne l'entreprendrai pas aujourd'hui et je ne veux pas vous attrister. Je suis dans un gouffre. Je vis dans un monde si curieux, si étrange. Du rêve que fut ma vie, ceci est le cauchemar. »

Pour permettre à ces mots de résonner au mieux sur les planches, Les Anges au plafond ont choisi une scénographie habile mêlant musique originale jouée en direct par la compositrice et multi-instrumentiste Fanny Lasfargues, avec sa contrebasse, et manipulation de papiers de différentes tailles par la comédienne Camille Trouvé. Sur le plateau, d'immenses feuilles blanches et grises sont étalées et forment une sorte de livre pop-up géant d'où Camille Trouvé fait jaillir, au fil du spectacle, des éléments de décor et des silhouettes de personnages.

Le travail étonnant pour donner vie à ces formes éphémères n'est pas sans évoquer l'art de la sculpture pratiqué en virtuose par Camille Claudel, le papier prenant la place de la glaise, du plâtre ou du marbre. Un astucieux jeu d'ombres et de lumières permet d'animer un instant cette galerie de figures de papier et de les faire disparaître aussi vite.

Passion destructrice

L'un des moments les plus marquants est indéniablement celui où Camille Trouvé se dénude pour une étreinte passionnelle avec une immense silhouette de papier, modelée à partir de son propre corps, qui représente Auguste Rodin, l'unique grand amour de l'autre Camille. De cette passion destructrice, qui a duré une dizaine d'années, la sculptrice ne se remettra vraiment jamais, la rupture avec son amant marque le début de sa lente et longue déchéance mentale et physique, qui la conduit en 1913 à l'internement, à la demande de sa famille, dans un asile psychiatrique dont elle ne sortira jamais plus jusqu'à sa mort en 1943.

Cette chute dans la folie est symbolisée par deux éléments assez forts : la longue robe blanche que revêt Camille Trouvé et qui se transforme progressivement en une camisole et une sorte de carapace formée par des feuilles noircies, comme calcinées, qui recouvre peu à peu le corps de la comédienne jusqu'à l'ensevelir complètement.

Une manière aussi de suggérer que toute la correspondance écrite par Camille Claudel lors de son enfermement n'est jamais parvenue à ses destinataires, notamment à sa mère et à son frère. Et que de la même façon, les rares lettres envoyées à l'artiste durant ces années ne lui seront jamais remises, en particulier celle d'Eugène Blot, datant de 1932, dans laquelle il écrit, entre autres, à propos d'Auguste Rodin : « *En réalité, il n'aura jamais aimé que vous, Camille, je puis le dire aujourd'hui (...)* Le temps remettra tout en place. » A défaut de « *remettre tout en place* », le spectacle des Anges au plafond a le mérite de rendre hommage, avec poésie et inventivité, à l'artiste de génie que fut Camille Claudel, dont la vie n'a cessé d'osciller entre lumière et ombre.

[Du rêve que fut ma vie](#), par la compagnie [Les Anges au plafond](#). Jeu et manipulation : Camille Trouvé. Musique : Fanny Lasfargues. Mise en scène et scénographie : Brice Berthoud assisté de Jonas Coutancier. [Théâtre 14](#), 20, avenue Marc-Sangnier, Paris 14^e. Jusqu'au 15 juin. Mardi, mercredi, vendredi à 20 heures, jeudi à 19 heures et samedi à 16 heures.

Trois scènes parisiennes accueillent la création marionnettique émergente

Pour la 15^e édition du festival biennal Scènes ouvertes à l'insolite, du 3 au 8 juin, [Le Mouffetard – Centre national de la marionnette](#) (Paris 5^e), en partenariat avec [le Théâtre aux Mains nues](#) (Paris 20^e) et [le nouveau tiers-lieu Césure](#) (Paris 5^e), propose plusieurs soirées-parcours (avec deux à quatre spectacles) afin de faire découvrir le jeune théâtre européen de formes animées. Placée sous le signe de la curiosité et de la prise de risque artistique, cette biennale se veut avant tout « *éclosoise de talents* » en programmant des artistes

émergents. Huit compagnies sont ainsi invitées à présenter leurs œuvres (spectacles et/ou expositions), avec, pour la première fois cette année, les solos de fin d'études de quatre jeunes diplômées du master en art de la marionnette de Mons, en Belgique. Au programme également : *Balerina, Balerina*, de Jurate Trimakaite, d'après un roman de Marko Susic, sur une adolescente en situation de handicap mental ; *Tant pis pour King Kong !*, d'Audrey Boudon, sur la vie de la primatologue Dian Fossey ; *Magdalena – A One Puppet Shown*, de Julia Yevnine et *Mon grand-père*, d'Omblin de Benque, qui se rejoignent sur le thème de la vieillesse ; *L'Aventure de l'écrasement*, de Blanche Lorentz, sur la notion de charge mentale ; *Les Veilleurs ordinaires*, d'Alice Blot, sur le fait de collectionner des objets en tous genres ; *Suzy*, d'Eve Bigontina, d'après un texte de Magali Mougel, sur une femme au foyer qui dérape ; *Viva !*, de Daniel Olmos et Lisa Peyron, sur la guerre civile espagnole et la dictature franquiste.

Cristina Marino